

« Charlie est resté fidèle à ce qu'il était »

- Le 7 janvier, les frères Kouachi ont tenté d'assassiner le rire parce que c'est le plus puissant des contre-pouvoirs.
- Brisés psychologiquement, et pour certains physiquement, les « survivants » de l'attentat contre « Charlie Hebdo » ont repris la plume et le crayon pour que l'humour l'emporte sur la barbarie.
- Parmi eux, la dessinatrice Coco a perdu son insouciance mais n'a rien renié de son impertinence.
- Incarnation féminine de « l'esprit Charlie », elle nous a longuement parlé de l'importance du second degré, de l'ironie et de la fantaisie pour défendre la liberté d'expression.

Elle porte, tatoués sur les avant-bras, les héros dessinés de ses amis disparus, Charb et Tignous. Plus jamais elle ne les reverra, et nous non plus. Pas plus que Cabu, Honoré, Wolinski et les autres, tués le 7 janvier 2015 pour avoir seulement dessiné. Pas plus que les innocents du magasin Hyper Cacher. Ce jour noir, sous la menace des terroristes, elle n'eut pas d'autre choix que celui de rester en vie ou celui de former le code qui permettrait aux frères Kouachi d'entrer dans les locaux de *Charlie Hebdo* pour massacrer aveuglément.

De ses amis mitraillés, Coco, alias Corinne Rey, alias « CocoBoer », dit qu'elle a tout appris. *Charlie*, pour elle, c'était un rêve. Un rêve qu'elle poursuit même si, depuis, le monde a changé. « On parle encore plus de nos dessins, pour être sûrs qu'il n'y ait pas de double sens », dit-elle. A trente-trois ans, elle perpétue l'esprit de l'*hebdo* avec Riss et les autres. Ceux qui se sont relevés, les feutres à la main, pour continuer de croquer ces dessins drôles, féroces et engagés sur l'actualité. Et ceux qui ont rejoint l'équipe. Aussi pudique dans la vie que percutante dans ses dessins, Coco s'est très rarement exprimée depuis les attentats qui ont endeuillé la rédaction de *Charlie Hebdo*, il y a près d'un an. Dans les locaux du *Soir* à Paris, elle nous a fait l'amitié d'échanger avec nos confrères européens de Lena sur la place de *Charlie* dans l'Histoire.

Il s'est écoulé près d'un an depuis l'attentat à « Charlie Hebdo ». Comment allez-vous ?

Ça va mieux. Du temps a passé. C'est important quand on vit quelque chose d'aussi dur et exceptionnel. Ça va mieux aussi parce que nous sommes soutenus. Nous avons toute une équipe qui prend soin de nous, ça aide. Et puis ça va mieux aussi parce qu'on travaille, je pense. Après les attentats, ça m'a semblé très vite évident de redessiner. J'en avais besoin. Ça occupe les pensées, ça chasse les images. Pour moi, travailler à *Charlie Hebdo*, ça a toujours été un rêve. J'ai commencé par un stage, en novembre 2007. Ça a été une « révélation ». J'avais l'immense privilège d'être avec Cabu, Charb, Luz, tous. J'étais timide, très impressionnée. A l'époque, je n'avais jamais fait de dessins de presse de ma vie. J'ai tout appris avec eux. Après ce qui s'est passé, je me suis dit que c'est aussi pour eux que je me devais de continuer. Je pense qu'ils auraient continué, j'en suis persuadée pour Charb et Cabu en tout cas.

Le journal devait continuer à sortir, c'était une évidence ?

Bien sûr. C'était la seule réponse possible. Il ne fallait pas que le journal meure à cause de ces connards. On a été touché, on a été décimé, mais on est toujours là.

Depuis, est-ce que l'humour a changé ? Est-ce qu'on rit encore de la même façon ?

On continue à rire de tout, parce que c'est le sens même de notre métier. C'est l'actualité qui nous porte, qui dicte les sujets. On parcourt la presse, on trouve des idées, on se marre. Mais on veut aussi inciter à réfléchir, poser des questions, donner notre point de vue. Ce que j'aime, dans le dessin de presse, c'est l'engagement derrière le dessin. Et ce que j'aime spécialement à *Charlie*, c'est la liberté. La liberté de parole,

mais aussi la liberté graphique. Le climat est tendu, politiquement, socialement. Mais cela ne doit pas nous empêcher de rire de tout. Même de la mort.

Est-ce que la façon de travailler a changé ?

Beaucoup de gens me disent que j'ai progressé. Je me suis peut-être mis la pression et, du coup, je donne plus. Avant, j'avais ma place de pigiste dessinatrice à *Charlie*. Et à côté de moi, il y avait les grosses pointures qui faisaient l'essentiel du journal. On m'a confié la colonne « reportage » après le départ de Riad Sattouf. J'étais vraiment excitée qu'on me propose ça. C'était une preuve de confiance et aussi la preuve que j'avancerais dans le journal. L'inspiration, oui, elle est toujours là. Je veux être digne de cette confiance. On sait qu'on n'est plus ce petit journal qui travaillait dans son coin et qui n'avait même pas 30.000 abonnés. Quel regret qu'il ait fallu un événement aussi tragique pour que les gens se rendent compte que *Charlie* était important et nécessaire à notre démocratie et à notre liberté d'expression.

La liberté d'expression, justement, elle en a souffert ?

Non, pas du tout. Personne ne s'autocensure à *Charlie*. On fait exactement le même travail qu'avant. La seule chose qui a peut-être changé, c'est qu'on sait qu'on a aujourd'hui une portée mondiale. Alors, quand on fait un dessin, il faut qu'il soit clair et sans ambiguïté. Il ne peut pas y avoir de place pour la moindre incompréhension. D'autant que beaucoup de gens ne connaissent pas le journal et ne l'ont découvert qu'après l'attentat. Un humour que beaucoup ne connaissent pas. On essaie de garder la finesse, l'ironie, la satire, mais on se méfie des doubles sens.

Ce n'était pas le cas avant ?

Si, mais moins. On avait nos abonnés fidèles. Des gens qui connaissaient bien le journal et comprenaient cet humour-là. On se posait moins de questions.

Où fixer la limite ? Philippe Geluck a estimé qu'on ne pouvait plus dessiner comme avant.

Du coup, vous avez dessiné son fameux chat sans couilles...

Il pense comme il veut avec son chat, que je trouve d'ailleurs très moche ! Si un dessinateur s'impose des limites, s'il n'ose plus dessiner parce qu'il pourrait blesser quelqu'un à l'autre bout du monde, autant qu'il arrête. Moi je continue de dire ce que j'ai envie de dire. J'essaie juste de le dire bien. Où fixer la limite ? Si limite il y a, déjà... Pour moi, la seule, c'est la loi.

Le dessin est une forme de thérapie. Il aide à penser à autre chose, dites-vous. Mais l'actua-

lité du 13 novembre ramène au traumatisme.

Comment on fait pour affronter ça ?

La thérapie, c'est quelque chose de personnel, qu'on traite à côté. Pas dans les dessins. On puise dans l'actualité, on cherche des idées, mais on ne mélange pas ses propres sentiments profonds. Je ne mélange pas travail et vie privée. Je ne sais pas si le dessin est thérapeutique. C'est peut-être quelque chose de cathartique, comme l'a fait Luz dans son dernier livre. On expulse quelque chose, mais c'est tout.

Est-ce que, comme Luz justement, vous dessinez à côté des choses pour vous, qui ne sont pas faites pour être publiées, ou peut-être pour être publiées plus tard ?

Je ne l'ai pas fait jusqu'à maintenant tout simplement parce que je n'y arrivais pas. J'avais besoin de me reconstruire d'abord. Et puis les Inrocks m'ont proposé une double page sur l'année 2015...

Votre année 2015 ?

Je n'ai pas parlé de l'année complète, disons que j'ai griffonné quelques trucs. C'est un peu méli-mélo. Je n'aime pas trop ça, en fait. Je suis quelqu'un d'assez pudique. J'ai du mal à parler de moi dans les dessins. Ça a toujours été comme ça. Peut-être que ça changera et que je ferai quelque chose un jour, quand même.

Après le 13 novembre, comment avez-vous fait pour garder la distance ? C'est vous qui avez fait la couverture du mercredi suivant : « Ils ont les armes, ON LES EMMERDE, on a le champagne ! »

Evidemment, cela nous a ramenés en arrière. Juste après l'attentat de *Charlie*, j'avais fait un dessin qui était paru dans le magazine de BD Psikopat. J'avais fait l'équipe (NDLR : nos dessinateurs disparus) avec des petits trous rouges dessus et Charb qui disait : « Bon, on en était où ? » Le 13 novembre, j'étais à Clermont-Ferrand pour « Les carnets de voyages », un festival que portaient Michel Renaud, qui a été tué, et Gérard Gaillard, un « rescapé », comme moi. Le festival nous avait invités parce qu'il rendait hommage à Michel et à Cabu. On a passé une super journée là-bas. Puis, en dénant, on apprend qu'il y a des fusillades à Paris. J'étais avec Marika Bret, de *Charlie*. On était épouvantées. Très vite, comme on avait déjà lancé le journal, il a fallu tout déconstruire pour nous exprimer là-dessus. J'ai pris un jour pour chercher des idées et le samedi soir, j'ai commencé à travailler. J'ai dessiné assez facilement, bizarrement, comme si c'était quelque chose que j'avais en commun avec ceux qui venaient de vivre ça. Il y avait quelque chose que je pouvais comprendre. J'ai fait ce petit bonhomme, un Parisien qui fait la fête, qui aurait pu être vous, moi, n'importe qui. Cette couverture parle de la mort, effectivement, mais elle le fait d'une manière joyeuse et surtout, elle montre une résistance face au terrorisme. Une résistance qui consiste à continuer à faire la fête, à aller à des concerts, à vivre, à dessiner, à faire de la musique. C'est en cela qu'il nous faut lutter. Et puis le « On les emmerde » est très important. C'est l'élément phare parce que, malgré cette terreur qu'on veut nous imposer, il y a évidemment mille autres solutions de fond, mais la première chose à faire en tant que citoyen, c'est de continuer à vivre si possible sans avoir peur. Se cloîtrer n'empêchera rien.

Malgré votre audience énorme, les idées véhiculées par « Charlie » ne décollent pas plus qu'avant. Le score du FN était à 3 % quand Charlie a été lancé il y a 30 ans, il est à 30 % aujourd'hui, malgré le combat des idées engagé féroce...

Marine Le Pen récupère tout ce qui se passe avec les attentats et joue sur ce contexte difficile, sur l'islamophobie. Et ce qui est affreux, c'est qu'elle déforme la laïcité en en faisant quelque chose d'islamophobe. C'est terrible de jouer comme elle le fait sur la peur des gens. Mais Charlie n'a rien à voir avec le score du FN. On les taille tout le temps ! Nous ne sommes que des dessinateurs, rédacteurs. Pas des hommes et des femmes politiques...

Mais ce que vous faites a parfois un grand retentissement politique ! Le dessin du petit Aylan (par Riss) échouant à deux pas d'un Mac Do, a été très mal perçu...

Ce dessin m'a fait beaucoup rire. Beaucoup de gens n'ont pas le sens du second degré. Ce dessin, si on l'analyse, il ne parle quasi pas du petit Aylan, qui est juste tel qu'il est sur la photo. Cela parle de ce panneau Mac Do, de la société de consommation, de l'Europe. Ce monde dans lequel on vit, avec tous ses défauts et qui fait pourtant rêver les migrants. Tout n'est pas rose en Europe, c'est ça que ça veut dire ! Ensuite, il y a des gens qui sont un peu faux-culs ! Au Brésil, quand Riss a montré ce dessin, les gens se marraient mais étaient honteux de rire. C'est un dessin qui fait réfléchir (comme on essaie de faire entendre ce qu'est le FN : un parti d'extrême droite).

Ce rejet, n'est-ce pas une illustration du politiquement correct ? Beaucoup de médias, y compris en France, l'ont aussi critiqué ! C'est à eux de choisir s'ils veulent rester dans le mainstream, dans le consensuel. Charlie Hebdo a un humour décalé, il a toujours eu une ligne différente. Chacun choisit comment il veut traiter l'actualité. Nous l'avons toujours fait comme ça et cela ne changera pas.

Vous avez le sentiment d'avoir été maltraitée par la presse ?

Personnellement, j'ai eu des questions extrêmement déplacées par rapport à l'attentat. Du genre : « Qu'est-ce que ça fait d'être en vie ? », « A quoi devez-vous d'être en vie ? » « Comment est-ce que vous vivez en portant ça ? », « Est-ce que vous vous sentez coupable ? » Des choses que j'ai reçues comme ça ! Des fois, c'était même sans un bonjour. Les médias ont eu une impudeur qui m'a beaucoup dérangée. C'est aussi pour ça que je ne me suis pas beaucoup exprimée. D'abord, parce que c'était trop tôt. J'étais vraiment choquée. Et j'avais tout sauf envie de passer à la TV. Même si d'autres à Charlie l'ont fait, comme Patrick Pelloux. Pour moi, ce n'était pas le moment, je n'avais pas envie de blesser les familles. Quand on passe dans les médias, se montrer en larmes, cela ne fait pas partie du jeu. Donc, oui, on a été maltraitée. A côté de ça, il y a eu des questions de fond, des choses qui ont été abordées autrement. Mais ce qui m'a particulièrement choquée, parce que je n'étais pas dans cette sphère médiatique avant (et je n'y suis toujours pas, d'ailleurs !), c'est que je ne savais pas que ça se passait comme ça. Que c'était si violent, si voyeuriste. Qu'on pouvait entrer tout de suite comme ça dans l'intimité des gens. Peut-être que des gens ont besoin de parler de ça. Moi, je ne peux pas. Je peux aborder

des choses sereinement, sans entrer dans les détails. Mais les choses intimes, c'est à des pays qu'il faut en parler, à des gens compétents.

Dix mille dessins ont été envoyés de partout à « Charlie ». Qui sont ces gens qui les ont envoyés ? Lesquels vous ont le plus touchés ? Cela allait de l'enfant de 3 ans jusqu'à la vieille dame de 90 ans. On a reçu vraiment un panel incroyable ! L'équipe a ouvert tous les courriers et a pris le temps de lire chaque lettre. Un travail énorme ! Moi, j'ai ouvert quelques caisses. Quatre, mais blindées de courrier. J'ai pu me rendre compte de ce que cela représentait. Des écoles entières qui nous envoyaient des dessins, des petits mots ! C'était absolument incroyable ! Aujourd'hui encore, on continue de recevoir des dessins de soutien. Je les affiche au mur. Beaucoup d'enfants se sont sentis touchés et se sont mobilisés. Parce que le dessin, c'est quelque chose de propre à l'enfant. Pour valoriser ces dessins et les faire connaître, on a créé l'association : « Dessinez, Créez, Liberté ! ». Parmi plus de 10.000 dessins reçus, on en a sélectionné 145 pour les rassembler dans un livre. Je dessine, qui paraîtra le 7 janvier. 145 dessins autour de la liberté d'expression, autour de la mixité. 145 dessins qui posent des questions aussi. Et qui interviennent dans le débat actuel. Comment on dessine ? Comment on le dit ? Parmi les dessins sélectionnés, il y a aussi des dessins racistes envoyés par des enfants, il faut le dire. On les a mis dans une rubrique spécifique « Parlons-en », qui souligne la nécessité de parler de ces dessins et de les déconstruire. Ils sont nécessaires dans ce livre. On ne peut pas faire semblant de ne pas voir un enfant de 8 ans qui fait un dessin et qui écrit dessus des choses très dures envers les musulmans. On ne peut pas nier que cela existe. Mais il faut en parler, certains font ça sans comprendre.

Certains dans l'équipe de « Charlie » sont partis. Comme Luz...

Luz avait déjà 23 ans d'expérience dans le dessin de presse. Et il a reçu un énorme coup parce que c'était un grand pote de Charb, « un enfant » de Cabu... Chacun réagit comme il le veut, et surtout comme il peut. Luz est quelqu'un d'extrêmement créatif, il a plein de cordes à son arc, il fait aussi de la BD. Il ne ferme pas la porte au dessin puisque c'est aussi ce qui lui a sauvé la vie. Le dessin, cela nous a tous sauvés, je crois.

Depuis les attentats, « Charlie » n'éprouve pas de difficulté à trouver de nouveaux dessinateurs ?

On a fait appel à Vuillemin, un ancien de la première époque de Charlie. C'est un dessinateur très drôle, qui n'est pas tellement dans le dessin politique, mais dont l'humour est vraiment très fort. On est ravi de l'avoir avec nous. Pétillon (NDLR : qui dessine au Canard Enchaîné) nous a rejoints pour les trois premiers numéros après les attentats mais malheureusement, il n'a pas pu rester longtemps parce que les dessinateurs du Canard travaillent sous contrat d'exclusivité. Il y a Dilem aussi : un dessinateur algérien engagé. C'est extrêmement difficile de trouver des dessinateurs pour Charlie parce qu'il faut un graphisme qui colle au journal. Le dessin de presse doit être synthétique, impactant, véhiculer des idées fortes. Il faut être caustique. Et la ligne du journal est très exigeante.

Vous aviez pris la défense d'un lycéen qui s'était fait menacer pour avoir publié un journal de soutien à « Charlie Hebdo » après les attentats. Qu'est-il devenu ?

C'était le jeune rédacteur en chef de La Mouette bâillonnée. Il a été lourdement menacé. Il a reçu des croix gammées chez lui, des balles, des mots de menaces assez violents. On a été choqués, tristes pour lui. On l'a invité à la rédaction. L'enquête n'a pas pu montrer clairement d'où venaient les menaces. Rien n'indique que ce soit des terroristes, sinon des nazillons de son lycée, peut-être... je suppose, je ne sais pas. Malheureusement, il a aussi été cambriolé chez lui et là, il a eu très peur. Des gens s'étaient introduits dans son intimité. Il a décidé d'arrêter le journal.

C'est important de sensibiliser les étudiants à la liberté d'expression. Est-ce que vous n'avez pas envie de faire quelque chose dans les lycées avec l'équipe de « Charlie » ?

L'envie est là, on le fera, mais pour l'instant on manque un peu de temps et je le regrette. Je suis un peu affligée de voir qu'il n'y a que Plantu qui va dans les écoles. C'est le caricaturiste du journal Le Monde. Il a une prise de parole extrêmement large et ça me navre parce qu'il n'y a pas beaucoup de liberté d'expression dans ce qu'il dit, mais plutôt du discours consensuel. Aujourd'hui, en France, alors qu'on doit parler de droit au blasphème, de liberté d'expression, du droit d'en jouir pleinement, ce dessinateur sort un livre qui s'intitule Souris et TAIS-TOI : petit lexique de l'autocensure. Et là, vraiment, ça me prend à la gorge ! Je suis navrée de le voir répandre dans les écoles un discours qui ferme ces droits. C'est dangereux pour la démocratie.

La journaliste Caroline Fourest et d'autres revendiquent aujourd'hui le droit au blasphème. Est-ce que ça fait partie d'un militantisme dans lequel vous vous reconnaissez ? Est-ce que le blasphème relève de la liberté d'expression ou s'agit-il simplement d'un droit particulier à défendre ?

Personnellement, je ne vais pas blasphémer gratuitement. Charlie Hebdo est un journal d'actualité. Ses auteurs sont portés par cette actualité. Dessiner le Prophète pour le plaisir de le dessiner, ça n'a jamais été Charlie. On l'a d'ailleurs rarement dessiné. Beaucoup, mais vraiment beaucoup moins que Jésus, par exemple. On ne va traiter du blasphème que si c'est nécessaire, si c'est justifié.

Dans l'imaginaire du lecteur, les auteurs de « Charlie » font leurs dessins enfermés à la rédaction, à partir des revues de presse de l'actualité. Mais vous faites aussi des repor-

tages dessinés sur le terrain. Comment ça se passe et qu'est-ce que ça vous apporte ?

J'aime beaucoup le reportage. Je suis de nature curieuse. Je m'implique dans le dessin parce que c'est quelque chose que je ressens. Je me mets dans la situation du « lambda ». Je me forge mon propre point de vue sur les choses. Cela ouvre des perspectives et ça parle à tout le monde. Sur place, je fais des croquis et après, j'en dégage un point de vue journalistique. C'est une manière de sortir du côté dessin politique aussi, d'explorer le dessin sous toutes ses formes.

Comment vit-on, comment travaille-t-on

quand on est sous protection ? Aller sur le terrain avec deux policiers, ce n'est pas super discret...

Vous allez penser que je me mets des œillères, mais ce sont des personnes qui savent rester discrètes et se fondre dans la masse. Je les laisse faire leur boulot et ils me laissent faire le mien. Après, c'est sûr, je ne vais pas vous dire que je vais aller faire un reportage en Afghanistan ou en Syrie. Ça, ce serait impossible !

Si vous nous dites « J'aime la police », on peut l'écrire (rires) ?

(Rires.) J'aime le service de protection ! J'ai trente-trois ans, je ne suis pas une soixante-huitarde, j'ai un vécu différent de celui des anciens de Charlie même si ça m'emmerde de voir des CRS qui tapent sur des migrants. Mais bon, voilà, maintenant on fait ensemble un travail d'équipe : ils me protègent, je veille à respecter leur travail. Il faut le prendre comme ça.

Et dans la vie privée ? Vous dites que votre meilleur moyen de résistance, c'est de faire la fête. Mais est-ce que cela n'ôte pas la spontanéité ?

C'est vrai qu'elle manque, cette spontanéité. Mais on est obligé de vivre avec ça. Ça com-

prend beaucoup de choses. On a beau se dire qu'il ne faut pas avoir peur, on sursaute quand on entend un bruit de moto qui pétarade. Je n'ai pas tout géré de cette phase traumatisante. Mais je n'ai pas pour autant le sentiment d'être emprisonnée, cloisonnée. Je reste libre.

Votre entourage vous a conseillé de quitter « Charlie » ? De faire quelque chose de moins dangereux ?

J'ai eu des réflexions dans ce sens. Mais c'est moi qui décide de ma vie. Je suis dessinatrice, c'est ce qui me porte, c'est ce qui m'anime, c'est à ça que je pense d'abord et à ma petite fille. Avec mon mari, ma famille, avec mes amis, chacun peut manifester de la peur. C'est normal. Mais on en parle et ça se passe plutôt bien.

Comment appréhendez-vous l'anniversaire du 7 janvier ?

Evidemment, on prépare un journal un peu

spécial. Les commémorations, ce ne sera pas un moment facile. Mais ce sera peut-être aussi l'occasion de se dire que c'est le moment non pas de tourner la page (il sera toujours impossible de tourner cette page), mais peut-être de se dire que ce sera le moment de vivre mieux. D'apprendre à vivre avec. J'aurai envie d'être avec mon équipe à ce moment-là. Qu'on soit ensemble. Après l'attentat, il y a eu un vrai soutien entre nous. On se touchait, on avait besoin de se sentir. Là, on va avoir besoin de ce lien. J'en ai besoin. Cet attentat nous a changés : Riss est plus ouvert, lui qui était parfois un peu bourru. On est plus proches qu'avant.

Charb et lui tenaient les rênes du journal avant ça, et jamais je n'avais entendu le mot de direction : personne ne disait jamais que c'étaient eux les patrons ! Ils s'investissaient tellement par leurs dessins : ils étaient des dessinateurs avant tout.

On sent bien la sincérité du propos. Et en même temps, ce qu'on voit dans les médias, surtout français, c'est le contraire. On lit que « Charlie », c'est la pétardière, qu'on se bagarre pour l'argent. Ce n'est qu'un écran de fumée ou il y a tout de même aussi des discussions financières ?

Bien sûr qu'il y a eu des dissensions à un certain moment. Il y a eu six mois vraiment difficiles. Il y a des gens qui voulaient que le journal aille dans un tel sens et des gens qui, comme moi, pensaient qu'il devait rester comme avant parce qu'il a toujours été bien mené, à mon sens, avec beaucoup de lucidité, de mesure. Les médias en ont rajouté énormément. Il y a eu beaucoup de voyeurisme, d'impudeur. Était-ce vraiment important ? N'est-ce pas une vie d'entreprise normale ? Quand la mort est là, la tristesse, le choc, le deuil, la colère, est-ce que n'importe quel journal, y compris le vôtre, ne subirait pas les mêmes tensions ?

En janvier, après les attentats contre « Charlie Hebdo » et l'Hyper Casher, tout le monde ou presque était solidaire. Maintenant, ce qui a changé, c'est que tout le monde ne se sent plus seulement solidaire, mais aussi concerné...

Je pense que les gens qui avaient dit en janvier « Charlie l'a bien cherché » ont dû se rendre

compte de leur connerie. Ce n'est plus seulement la liberté d'expression, mais la liberté tout court qui a été attaquée. La liberté d'aller au concert, de boire un verre. Il y a eu une prise de conscience différente. J'ai toujours été scandalisée de constater qu'il y avait des gens

qui transformaient les victimes en coupables. Emmanuel Todd s'est branlé sur des trucs sociologiques à la mords-moi-le-nard. Est-ce qu'on ne peut pas simplement voir le 11 janvier comme une belle manifestation de soutien, d'émotion ? De soutien envers des journalistes, des dessinateurs, des policiers, et des Juifs, qui sont tragiquement toujours les cibles de ces monstres fanatiques ?

L'album de l'année, une tradition pour « Charlie », ne sera comme aucun autre...

C'est Riss et une partie de l'équipe qui ont choisi les dessins. On ne peut pas s'empêcher de se dire que pour certains, on ne verra plus leurs dessins. Il y a des dessins pour lesquels j'ai une émotion particulière, parce que je les ai vus se faire. Il y a toute l'intelligence de Charb dans ce dessin où il dit : « Et maintenant paumés con ? », avec toutes les têtes coupées empilées par Daesh. C'est son intelligence de pointer l'« abrutisme » de ces barbares. Il y a le trait fluide et les superbes aquarelles de Tignous. On ne se lasse pas des dessins de fesses de Wlinski. Pour Cabu, je pense à ce dessin sur les migrants dans une barque avec Marine Le Pen et Nicolas Sarkozy qui creusent un trou dans la coque avec un tire-bouchon. Il y a la grâce, la poésie du dessin d'Honoré, qui fait ce dessin où l'on voit Al Baghdadi souhaiter ses bons vœux avec ce mot : « Et surtout la santé ! » (paru dans le Charlie Hebdo du 7 janvier). Dans un contexte qui a été vraiment très dur, c'est incroyable de se dire qu'on a sorti un journal chaque semaine et qu'on publie cet album. On est resté fidèle à ce qu'on est et à ce qu'ils étaient. ■

Propos recueillis par

DANIEL COUVREUR

JOËLLE MESKENS

XAVIER ALONSO (La Tribune de Genève)

GABRIELA CANAS PITAS DE LA VEGA (El País)

ANAIIS GINORI (La Repubblica)

MARTINA MEISTER (Die Welt)

SÉRIE 1/7 Charlie n'a pas fini de rire

Le 7 janvier, des kaïachnikovs ont mitraillé la liberté d'expression au cœur de Paris. A la rédaction de Charlie Hebdo, l'encre a pris la couleur du sang versé. Ce ne sont pas seulement des hommes qui étaient visés, mais surtout des idées. Face à ce massacre chargé en symboles, le monde

entier est devenu Charlie. Le peuple comme les chefs d'Etat ont défilé en nombre à Paris, et partout sur la planète. Après les hommages aux victimes et les funérailles, la vie a repris son cours. La peur aussi. Un an plus tard, la rédaction de Charlie Hebdo vit sous protection permanente

pendant et en dehors des heures de bouclage. Comment la rédaction a-t-elle surmonté l'onde de choc ? Qui est Charlie aujourd'hui ? L'esprit satirique est-il sorti indemne du chaos ? Le journal bénéficie désormais d'une audience mondiale. Les nouveaux abonnés ont sauvé sa trésorerie moribonde. Mais com-

ment assumer ce nouveau rôle ? Charlie n'a jamais rêvé d'être le journal de Monsieur Tout-le-monde, pas plus que celui des seules caricatures de Mahomet ou de Marine Le Pen. Ses dessinateurs et ses journalistes libertaires n'ont pas vocation à devenir des héros des temps modernes ni des messagers de la paix. Ses

auteurs continuent de dessiner sans limites et de parler vrai pour éviter le recul de nos libertés. Le fanatisme n'a pas tué Charlie. Le journal n'est pas mort, mais les attentats ont secoué ses fondamentaux. C'est le sujet de cette série « Charlie n'a pas fini de rire ».

DANIEL COUVREUR

PORTRAIT

Une plume à humour vache

Avec Coco, ce n'est pas François Hollande mais Daesh qui inverse la courbe du chômage en faisant exploser le recrutement des militaires. Et c'est sur les migrants qu'il faut compter pour faire gagner la Coupe du monde de rugby à la France. Coco raffole du débat, du moment qu'on n'est pas tous du même avis ni membre du Front National. Marine et Marion Maréchal Le Pen lui filent la gueule de bois.

Née sur la frontière franco-suisse, à Annemasse, au cœur de l'été 1982, la caricaturiste est diplômée en art et en expression plastique. Toute petite, elle rêvait déjà de

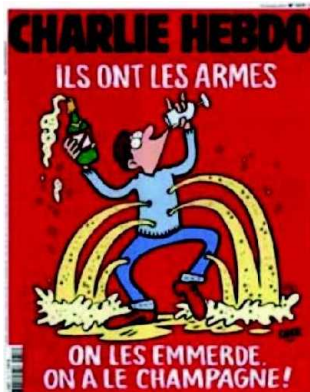
dessiner dans *Charlie Hebdo* ou *Les Inrockuptibles*. Elle a toujours été convaincue que le dessin était plus éloquent que les mots.

A la fin de ses études, elle a ressenti l'urgence de monter à Paris. Son talent séduit la presse satirique. Sa plume hurle de rire dans les pages des journaux ou des blogs de *Rue 89*, *la Fièvre cochonne*, le journal *Bouffon*, *Strips Journal* ou *Charlie Hebdo*. Au départ, elle se passionne pour l'observation du quotidien et les faits de société avec l'envie de donner des raisons d'espérer. Dans *Charlie Hebdo*, en marge de ses caricatures de presse, ses colonnes de reportages dessinés, croqués sur le terrain, sont des pépites de journalisme citoyen.

Couronnée du Prix de l'Humour vache au

Salon de la caricature et du dessin de presse en 2015, elle fait partie des artistes « survivants » de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Prise en otage par les frères Kouachi, qui l'avaient reconnue dans les couloirs de l'immeuble, elle avait été contrainte par les armes de les conduire jusqu'à la porte de la rédaction du journal, le matin du 7 janvier. Coco a été épargnée. Les terroristes avaient décidé de ne pas « tuer les femmes ». Sur son avant-bras, elle s'est fait tatouer Maurice et Patapon, le chien et le chat « destroy » de Charb, la cible principale des frères Kouachi. Aujourd'hui, elle ne parle plus des morts du 7 janvier, mais elle continue courageusement de dessiner des sourires adressés aux connards de tous bords.

DANIEL COUVREUR



BEST OF

Le meilleur de Charlie

Surmontant la douleur, Luz dessinait la une du premier numéro de *Charlie* publié après les attentats de janvier sous le titre « Tout est pardonné ». Le Prophète versait ainsi une larme d'intelligence et de respect pour les morts. Moins de deux mois après l'acte terroriste qui a décimé sa rédaction, le

journal a repris son rythme hebdomadaire. Les « survivants », rejoints par quelques petits nouveaux, ont poursuivi le combat pour que les hommes disent non à la terreur et ne cèdent rien sur les libertés. En 184 pages et 500 dessins, cet album bon pour le cerveau compile les meilleures caricatures de 2015. Le rire rappelle à chaque page qu'il ne faut jamais transiger sur les

valeurs ni le second degré face aux intégristes de la religion, mais aussi de la politique ou de l'économie. Hommage est rendu à Cabu, Charb, Honoré, Tignous et Wolinski à travers la publication de leurs ultimes traits d'humour. *Tout est pardonné* met la bêtise et la parano hors la loi. La magie de *Charlie* est intacte malgré l'état d'urgence.

DA.C.V.



Tout est pardonné

CHARLIE HEBDO

Editions Les Echappés

183 p., 22 euros

Une génération

Les attentats de *Charlie Hebdo* ont effrayé les adultes, mais ils ont aussi secoué les jeunes. Le 16 janvier, Luz leur avait lancé un appel, les mettant au défi de prouver par le dessin qu'ils étaient *Charlie*. « Prenez vos crayons, un scan, exprimez-vous, en texte, en vidéo, que sais-je ? Que des millions de *Charlie* surgissent des lycées, des universités, du

monde entier », lançait le dessinateur. Les jeunes ont répondu en masse, envoyant plus de 10.000 dessins à la rédaction. Leurs auteurs, âgés de 6 à 25 ans, ont signé des œuvres souvent bouleversantes. *Charlie* a décidé de faire partager les 150 dessins les plus forts à travers un livre exceptionnel sur la liberté d'expression, les symboles et les valeurs de la

République, la liberté de conscience, le rassemblement, l'égalité, le refus du terrorisme, la liberté de création... Ce livre déconcertant de sincérité sera mis en vente le jour anniversaire des attentats pour témoigner et inscrire dans la mémoire collective les valeurs de « la génération Charlie ». Les bénéfices seront reversés à l'association Dessinez-Créez-Liberté.

DA.C.V.



#Je dessine ***

TEXTES DE BORIS CYRULNIK

Editions Les Echappés

Lire et voir clair dans « l'esprit Charlie »

Un an après les coups mortels portés à la rédaction de *Charlie Hebdo*, les hommages, les livres posthumes, les analyses historiques, les règlements de comptes ou les catharsis se multiplient. Nous avons lu l'essentiel des publications pour tenter de saisir ce qui est arrivé, puis ce qui a changé dans et autour de *Charlie* depuis le 7 janvier.

Si l'on veut tenter de comprendre « l'esprit Charlie », il est d'abord important de relire ses auteurs et de comprendre l'ironie à leur façon. Pour mesurer l'émotion provoquée par l'assassinat des dessinateurs, il faut entendre Maryse Wolinski, l'épouse de Georges Wolinski. L'écrivain signe un ouvrage rayonnant de liberté de penser, de dessiner et de vivre tout simplement. Son livre, *Chérie, je vais à Charlie* tremble de toute la colère, de l'incrédulité, du désespoir que chacun d'entre nous a pu ressentir face à ces terribles événements. Elle nous fait partager une formidable leçon d'amour. Parce qu'avec les attentats contre *Charlie*, il n'est pas question de politique, de balistique, de religion, mais bien d'atteinte à l'humanité.

Avec *Catharsis* de Luz, le dessin se transforme en hymne à la vie et à l'amour. Les terroristes, les flics, les journalistes, c'est de la plaisanterie tout ça. Les morts, eux, sont bien réels. Le coup de crayon de Luz nous dit combien, au-delà de la perte d'amis et d'artistes chers, les pleurs et les hurlements ont changé notre façon de regarder le monde. Ils ont barbouillé de sang la bouteille à encre. Ce n'était pas une blague et ce n'était pas drôle. Si vous voulez savoir à quoi ressemblait le monde d'avant, plongez-vous plutôt dans les rééditions du *Nes de Dorothée* de Cabu ou les *Cent rébus* d'Honoré. Ils sont morts

dans la gentillesse, la légèreté et l'insouciance.

De la symbolique du massacre

Pour aller au-delà de l'émotion et s'interroger sur le basculement du monde, l'historien Pascal Ory a mis en perspective les conséquences politiques, philosophiques, sociales des attentats contre *Charlie Hebdo*. Son analyse nous conduit des prédications de saint Paul aux Lumières, de Khomeiny, Saddam Hussein ou Mossadegh à Drieu La Rochelle, Malaparte et Emmanuel Todd... Pascal Ory réfute la vision décliniste d'un Eric Zemmour comme la mélancolie décadente de Michel Houellebecq pour poser les vraies questions. À travers la symbolique du massacre de *Charlie Hebdo*, les terroristes ne cherchaient pas à déclencher une guerre. Ils visaient à creuser une nouvelle frontière entre les cultures. Ils opposaient la haine au vivre ensemble, défendu par Bernard Maris, le regretté Oncle Bernard de *Charlie Hebdo*.

Lui aussi s'inquiétait de l'avenir du monde. De quoi se souvenir que, derrière les caricatures, ce que les terroristes voulaient abattre, c'est la société du progrès. Oncle Bernard appelait de ses vœux une humanité qui pourrait se consacrer à l'humanité en mettant avec *Charlie* les nuances nécessaires au progrès. Car être *Charlie*, c'est aussi refuser « l'idolâtrie de la croissance, la relégation des classes populaires, l'embourgeoisement, la rupture de l'estime de soi, la volonté de puissance, l'appétit d'avoir »...

De l'aventure humaine

Il ne faudrait pas idéaliser pour autant *Charlie Hebdo*. Un journal est une aventure humaine avec ses travers, ses excès, ses coups de gneule.

Dans son livre *Mohicans*, le journaliste d'investigation Denis Robert donne de violents coups de canif dans la légende libertaire de *Charlie Hebdo*. Depuis la fondation par Cavanna et le professeur Choron sur les cendres d'*Haro-Kiri* en 1970, l'esprit de la rédaction a changé. La lutte pour la liberté de la presse s'est parfois confondue avec une lutte pour la survie financière. « *Pas de posture, pas de comédie, pas de putasserie, pas de tricherie, pas de raffinage, du brut, de l'honnête !* », disait Cavanna, le père fondateur. Selon Denis Robert, Philippe Val, l'ancien directeur du journal, et son successeur, Riss, n'ont pas toujours agi dans l'intérêt général. Ils auraient en partie dévoyé les valeurs morales du journal. Le tabou de l'argent empoisonnerait aujourd'hui la rédaction, dont les « survivants » continuent de faire leur boulot avec « *la trouille au cul* », assis sur un paquet de millions engrangés depuis les attentats.

Dans *C'était Charlie*, Philippe Val donne sa propre version de l'histoire de l'hebdomadaire, dont il avait ressuscité le titre en 1992 avec Cabu, Gédé, Bernard Maris et le chanteur Renaud, avant de céder ses parts à Riss et Charb en 2009. Des millions d'euros ont bien été échangés à son départ. D'autres sont tombés dans les caisses depuis le 7 janvier, mais en parfaite transparence et légalité. Même si Philippe Val refait les comptes, l'essentiel de ce qu'il faut retenir de l'aventure universelle de *Charlie*, pour lui comme pour nous, est ailleurs : dans l'héroïsme des « survivants » à se remettre chaque semaine au travail et à faire tourner les rotatives pour insuffler de la vigueur, de l'enthousiasme, de la fraîcheur dans nos idées. ■

DANIEL COUVREUR